



Faut-il toujours être clair ? Le traducteur et le jeu avec les subjectivités

Nicolas Froeliger

► To cite this version:

Nicolas Froeliger. Faut-il toujours être clair ? Le traducteur et le jeu avec les subjectivités. Colloque "Le sens en traduction", ESIT, 2005, Paris, France. hal-01222618

HAL Id: hal-01222618

<https://u-paris.hal.science/hal-01222618>

Submitted on 1 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Faut-il toujours être clair ? Le traducteur et la cohabitation des subjectivités

Nicolas Froeliger

Université Paris 7 – Denis Diderot, UFR EILA, CIEL/CLILAC

froeliger@wanadoo.fr, nf@eila.jussieu.fr

« *Tout ce qui peut être dit peut être dit clairement [...].* »
(Wittgenstein, 1918, p. 27)

Cette phrase de Ludwig Wittgenstein pourrait résumer l'ambition de la traduction pragmatique. En effet, c'est grâce à ce principe qu'une bonne traduction est souvent de meilleure qualité que l'original – contrairement à ce que veut la sagesse populaire. C'est parce que nous l'appliquons sans même y penser que nous traduirons la phrase anglaise « *We then meter the flow, it is humidified* », tirée d'un manuel expliquant le fonctionnement d'un analyseur de gaz, non pas littéralement (ce qui donnerait, comme l'a proposé un de nos étudiants, « *Il s'agit ensuite de mesurer le flux. Celui-ci est humidifié.* »), mais par « *Il s'agit ensuite de mesurer le débit [flux est une erreur de traduction], ce qui nécessite [relation causale] d'humidifier l'échantillon de gaz [nous déconseillons à quiconque de vouloir humidifier un débit]* ».

Pourtant, à contenu informatif égal, est-il toujours recommandé d'être clair lorsque l'original ne l'est pas ? Nous tenterons d'explorer cette question en partant d'un texte publicitaire allemand qui vante un système destiné à éloigner les pigeons par l'émission d'ultrasons, avant d'élargir nos investigations à l'économie et aux sciences humaines.

I. Quand la publicité prend prétexte de la technique

Le format imparti à cette publication nous empêche hélas de reproduire notre premier encart, ainsi que son analyse serrée¹. Il faudra donc nous croire sur parole lorsque nous affirmons que cet écrit est polyphonique. En apparence, il est saturé de technicité, mais c'est un trompe-l'œil. Le dispositif pour éloigner les volatiles est en fait relativement simple : seule sa présentation est obscure. Deux questions fondamentales se posent alors au traducteur : est-ce voulu ou non, et faut-il chercher à redonner au texte toute la clarté qu'il pourrait mériter ?

La véritable difficulté se cache en fait dans les stratégies d'écriture. À bien lire, on en trouvera trois, que nous matérialiserons par autant de personnages types – des agents rationnels (voir Froeliger, 2004) :

- un vendeur, qui va trouver des arguments aptes à déclencher la décision d'achat ;
- un avocat, qui va tempérer ces arguments pour mettre le fabricant à l'abri d'éventuelles poursuites pour publicité mensongère, car un examen attentif montre que l'appareil en question n'est vraiment pas une bonne affaire ;

¹ Parce qu'il faut toujours prouver ce que l'on affirme, on trouvera ces éléments sur notre page personnelle : <http://www.eila.jussieu.fr/~nf/>

- un technicien, qui va complexifier l'ensemble pour faire passer ce dialogue du vendeur et de l'avocat à l'arrière plan, en présentant un dispositif fondamentalement simple comme s'il s'agissait d'une merveille de technologie impénétrable au commun des mortels.

Ici comme souvent ailleurs, le traducteur agira donc comme un marionnettiste : armé d'un texte imparfait, il tentera d'en reconstituer le dispositif narratif, avant de se projeter dans le regard d'un lectorat spécifique, et de se positionner en fonction de ce dispositif. Il faut faire cohabiter ces subjectivités au mieux de la fonction attendue pour notre traduction.

C'est ici que se posera la seule vraie question pour traducteur de notre court encart : comment traduire le « *und* » de la phrase suivante : « *Die Reichweite der einzelnen Resonatoren beträgt ca. 10 Meter und die Abstrahlcharakteristik erfordert eine Anbringung in 5-8 Meter Abstand nebeneinander um eine vollflächige Abdeckung zu erreichen.* »

Du point de vue du sens, cette conjonction dénote une opposition : il faudrait un *cependant*, un *toutefois*, un *néanmoins*... Mais ce n'est pas ce que dit l'allemand. Celui-ci emploie *und* [et] : il donne l'illusion d'une continuité, d'une complémentarité. Pourquoi ? Sans doute par souci de masquer le dialogue vendeur/avocat. En effet, la proposition qui précède notre conjonction de coordination se trouve dans la sphère narrative de notre vendeur imaginaire (« *chaque résonateur a une portée de 10 mètres* ») et celle qui la suit relève de son compère avocat (« *les caractéristiques de rayonnement imposent de d'espacer ces éléments de 5 à 8 mètres, afin d'obtenir une couverture optimale de la zone à sonoriser* »). Alors que faire, au moment de traduire ? Allons-nous opter pour la complémentarité ou pour l'opposition ? Dans le premier cas, nous rendrons le sens du texte : nous serons plus fidèles à la réalité des choses (telle qu'on peut la pressentir) qu'aux parti-pris expressifs du texte original :

Même si chaque résonateur a une portée voisine de 10 mètres, mieux vaut disposer ces appareils à une distance de 5 à 8 mètres les uns des autres, pour assurer une couverture totale de la surface.

Dans le second, nous respecterons l'intention que nous aurons prêtée à ce texte : sans aller carrément jusqu'à mentir, essayer de présenter ces choses sous l'angle le plus favorable... :

La portée d'un résonateur considéré isolément est de l'ordre de 10 mètres, et les caractéristiques de rayonnement imposent de d'espacer ces éléments de 5 à 8 mètres, afin d'obtenir une couverture optimale de la zone à sonoriser.

La première solution privilégie le point de vue de l'avocat : la deuxième, celui du vendeur. Une troisième noie le poisson, et sera donc plus fidèle à celle de notre hypothétique publicitaire déguisé en technicien :

La portée d'un résonateur considéré isolément est de l'ordre de 10 mètres. En réseau, les caractéristiques de rayonnement imposent de disposer ces éléments à une distance de 5 à 8 mètres les uns des autres, afin d'obtenir une couverture optimale de la zone à sonoriser².

Selon la stratégie adoptée, les deux premiers cas de figure envisagés donneront des textes fort différents. Si nous faisons ce que notre éthique de traducteurs nous recommande *a priori*, nous dissiperons la brume technologique, dans une perspective que l'on pourrait qualifier d'humaniste et qui privilégiera un des points de vue envisagés plus haut par rapport aux autres. Si, au contraire, nous posons que la polyphonie originale est intentionnelle et doit être respectée, nous reproduirons le trompe-l'œil en français, à la mode maniériste.

La première version sera courte et claire ; la seconde, longue et floue. Mais toutes deux sont concrètement envisageables. Dans la première, nous nous retrouverons avec un surcroît de conjonctions de coordination, car il faudra ordonner un dialogue avocat/commercial qui aura, au passage, gagné en transparence. Dans la seconde, nous n'aurons pas ce souci, car ce dialogue restera occulté par un mélange de technicité et d'abstraction. Dans ce cas d'espèce, c'est la forme qui prime le sens : c'est une traduction maniériste. Mais il est bien évident que cette forme aussi est porteuse de sens : si l'on décide de traduire de la sorte, c'est qu'on a postulé qu'il fallait préserver cette intentionnalité dans la version française. Dans la vie réelle, il faudra bien sûr choisir, selon la nature du destinataire. Le centre de gravité de la traduction, à chaque fois, se déplacera en conséquence : il faut produire des textes qui entrent en résonance avec les préoccupations de nos demandeurs et destinataires. Tout est là : dans l'analyse de la situation de communication aux bornes de la traduction.

À ce stade, il apparaît évident que la clarté n'est pas toujours le meilleur choix. Si c'est de vendre qu'il s'agit, le texte maniériste sera plus efficace : dans la version humaniste, les carences de notre dispositif sont trop voyantes. Le manque de clarté peut donc être envisagé comme un moyen de court-circuiter le rationnel pour produire directement l'émotion qui déclenchera l'envie d'acheter. Il importe donc que le destinataire ne comprenne pas ou, du moins, ne comprenne pas tout.

² Une quatrième retranscrirait le point de vue d'un technicien débarrassé des soucis d'ordre publicitaire, qui aurait pour seule ambition de répondre à la question « *Comment ça marche ?* » (« *les caractéristiques de rayonnement imposent de d'espacer les résonateurs de 5 à 8 mètres, afin d'obtenir une couverture optimale de la zone à sonoriser.* », tout simplement), mais cette traduction, qui retranscrit plutôt ce que le traducteur doit, lui, avoir compris, est difficilement imaginable dans ce contexte précis.

Mais au-delà de ce distrayant texte publicitaire, peut-on imaginer d'autres sphères dans lesquelles il y aura lieu de déplacer la ligne qui partage le clair de l'obscur ? Trois cas de figure sont ici à considérer pour le traducteur.

II. Faire reculer l'entropie

Le premier reconfortera la tendance humaniste, peut-être frustrée de s'être vue préférer, plus haut, une traduction maniériste. Neuf fois sur dix, en effet, lorsqu'un texte nous apparaît flou, confus ou amphigourique, nous en concluons que l'auteur n'a pas su exprimer correctement ce qu'il voulait. Le plus souvent avec raison, même si la modestie qui est la marque de tout bon traducteur doit en souffrir. Mais qui dit que notre diagnostic est correct et que nous saurons en outre rectifier les imprécisions prêtées à l'auteur initial ?

Le passage du passif (en anglais) à l'actif (en français) est évidemment emblématique de ces situations. On sait que la voix active est à la fois plus directe et plus fréquente en français : deux excellentes raisons d'opter pour elle. Cependant, elle nous contraint à trouver un sujet. Il faut donc être sûr, d'une part, de ne pas se tromper sur ce point (contrainte de signification) et, d'autre part, que l'omission de ce sujet dans le texte original n'est pas elle-même porteuse de sens (contrainte d'intention). Une fois ces deux certitudes acquises, on pourra procéder à la transformation. Même chose pour le passage de l'abstrait au concret, comme en témoigne cet exemple, tiré d'un texte d'analyse économique du cadre juridique relatif à la reproduction et à la diffusion des fichiers musicaux sur Internet :

There are of course the direct costs of writing laws, catching lawbreakers, and bringing legal action against them.

Rien ne nous empêche ici de traduire directement et platement ce que dit l'anglais. Le résultat manquera néanmoins de légèreté et de lisibilité :

Il faut bien sûr tenir compte des coûts directs découlant de la rédaction des textes de loi, de la répression des infractions [mais déjà, ici, nous nous éloignons de la forme initiale, pour des raisons de structure de l'énumération] et des actions en justice contre les contrevenants.

Un recentrage sur les instances chargées concrètement de ces trois fonctions dans un État moderne donnera en revanche un résultat plus concis et donc plus lisible :

On pense naturellement aux coûts directs liés à l'action des législateurs, des forces de l'ordre et des juges.

Le traducteur aura ainsi fait reculer l'entropie : son texte sera plus efficace – car plus immédiatement lisible – que l'original. C'est d'ailleurs le plus beau compliment qu'on puisse lui faire³. Mais pour cela, notre traducteur doit être absolument sûr, non seulement de son fait, mais aussi et surtout de l'utilité d'apporter un tel surcroît d'information : il ne suffit donc pas, ici, que la part ajoutée corresponde à la vérité ; cette vérité doit aussi être bonne à dire. Car il y a forcément un risque à trancher à la place de l'auteur. Ainsi, lorsque, dans un texte sur les systèmes d'armes de l'avenir, je lis « *Considering the time required to affect change in these categories* », je serais fort aise que l'anglais *affect* soit une coquille et que l'auteur ait voulu écrire *effect*, tout simplement car ma phrase serait ainsi beaucoup plus simple à traduire, parce que plus claire dans le texte de départ⁴. Hélas, renseignements pris auprès de l'auteur, c'est bien *affect* qu'il faut lire⁵, et nous devons nous contenter d'une solution, certes moins élégante, certes moins claire, mais respectueuse des intentions de l'auteur dans leur richesse et leur énigmatique complexité : « *Compte tenu du temps nécessaire pour réaliser de telles transformations dans ces domaines*⁶ »... Voilà pourquoi, avec tout le respect dû à une profession honorable, nous pensons que lorsqu'on interprète, on met déjà un pied hors de la traduction (au sens où l'on tranche en tant que traducteur à la place de quelqu'un d'autre : un agent rationnel stylisé, certes, mais distinct de nous-même) : peut-être n'est-ce qu'une querelle de mots : peut-être sommes-nous là au contraire sur une ligne de fracture fondamentale.

III. La communautarisation de la communication

Nous avons parlé, plus haut, de l'intérêt qu'il pouvait y avoir à produire, en publicité, des textes qui manqueraient d'intelligibilité. Mais en sciences humaines aussi, il arrive de rencontrer des textes originaux qui n'ont que peu de traits communs avec l'eau vive d'un torrent de montagne⁷. Est-ce le résultat d'une stratégie d'écriture ? C'est notre opinion. Un tableau complet de cette problématique serait hors de notre propos : nous nous contenterons d'apprécier la situation en traducteur. Bien évidemment, l'objectif n'est pas ici le même qu'en publicité : ces textes ont naturellement vocation à être compris. Pourtant, on a bien souvent l'impression que cette compréhension doit se payer d'un effort, se mériter. Nous sommes en

³ Là encore, nous retrouvons d'autres catégories de personnages, dont la mention permet une progression dans l'herméneutique : la traduction des textes pragmatiques, en toutes circonstances, concerne des *êtres humains*.

⁴ C'est « *l'heuristique de la similarité* » dont parle Jeanne Dancette dans sa contribution reprise dans ce volume.

⁵ Pour lui, *affect* désigne une action, tandis que *effect* aurait décrit un effet produit. Ici, *affect* se traduira donc par *réaliser*.

⁶ Cette traduction n'est pas la mienne (elle provient d'un mémoire de DESS), mais elle est attestée par pas moins de trois experts (voir Christine Brecq, p. 1).

⁷ On pourrait bien sûr dire la même chose des sciences exactes et, surtout, du droit, mais ce sera pour une publication ultérieure.

présence d'un mécanisme rhétorique qui concerne à la fois les auteurs et les destinataires. Chez les premiers, on peut y voir un moyen de déplacer les normes du discours sur leur propre terrain, de faire entrer le récepteur dans un système linguistique qui ne lui soit pas familier, afin de couper court aux critiques : *ce n'est pas cela que j'ai voulu dire ; vous vous méprenez sur mon propos*. Force est, par exemple, d'admettre que, pour le non-spécialiste du versant heideggérien de la pensée post-moderne, une formulation (traduite de l'italien) comme la suivante pourrait presque donner l'impression de frôler l'abscons : « L'Ereignis de l'être qui fulgure dans la structure im-positive du Ge-Stell heideggérien est l'annonce précise d'une époque de "faiblesse" de l'être où la "appropriation" des étants est explicitement donnée comme transpropriation. » (Vattimo, 1987, p. 32). Mais ne nous méprenons pas : cette phrase est bel et bien porteuse de sens. Chez Heidegger, Ereignis renvoie à l'événement de l'être et le concept de Ge-Stell à « L'imposition comme totalité du poser (stellen) propre à la technique » (nous tirons ces informations de l'index terminologique allemand figurant à la suite du texte). Et il ne faudrait pas croire que nous la citons uniquement pour le plaisir philistin de nous moquer : elle est extraite d'un ouvrage en tout point passionnant et, en contexte, raisonnablement compréhensible. Seulement, la compréhension, ici comme ailleurs, doit se payer en monnaie neuronale. Et chez le lecteur aussi, ce mécanisme semble fonctionner comme un critère de validation : *si ce n'est pas compliqué, c'est qu'il n'y a pas grand-chose à comprendre*. En témoigne cette remarque admirablement désabusée d'un auteur lui-même remarquablement clair, au sujet du phénoménologue de la religion Gerardus van der Leeuw : « Sa curiosité insatiable et ses intérêts multiples ne devaient pas servir son œuvre en fin de compte. Van der Leeuw était aussi un écrivain extrêmement doué ; il écrivait magnifiquement et toujours avec une clarté cristalline. Ses livres se comprennent aisément et ne demandent pas de commentaires élaborés. Mais il est évident qu'à une époque où le style desséché, difficile et énigmatique est presque devenu une mode dans les cercles philosophiques, la clarté et les qualités artistiques courent le risque d'être confondues avec la superficialité, le dilettantisme ou l'absence d'originalité de la pensée. » (Eliade, 1991, p. 67)

Territoires, encore : dans un cas comme dans l'autre, l'enjeu est la création d'un espace collectif par l'exclusion des non-initiés. C'est d'ailleurs un lieu commun de la critique : *cet ouvrage est d'un accès difficile au profane*. C'est aussi le thème d'un roman hilarant et profondément inquiétant de William Gaddis : « Every profession is a conspiracy against the public; every profession protects itself with a language of its own [...] » (Gaddis, 1994, page 284). Or, dans ces labyrinthes de significations, le traducteur peut faire l'effet d'un chien dans un jeu de quilles, précisément parce qu'il a, au moins pour lui-même, une exigence d'intelligibilité. Se situant toujours à l'extérieur (au moins du point de vue de la langue), il vient rompre la circularité de ces micro-sociétés. Et celles-ci vont se défendre comme elles

pourront. D'où l'exhortation, mille fois entendue dans la bouche de spécialistes exaspérés que nous consultons afin d'y voir un peu plus clair : « *Traduisez ce qu'il y a dans le texte !* » Comme beaucoup de messages d'inspiration théologique, cette phrase peut être entendue de deux manières :

- d'un côté, elle révèle une profonde incompréhension des conditions dans lesquelles peut s'effectuer une traduction correcte, ce qui amène beaucoup de traducteurs à conclure à l'imbécillité de leur interlocuteur ;
- de l'autre, elle dit une vérité profonde sur la fermeture indispensable au fonctionnement de la microsociété dont elle émane : « *En sortant du langage ordinaire et du langage des scientifiques des autres communautés, le langage d'un groupe scientifique institutionnalisé et spécialisé devient le signe et le véhicule de son statut spécial et délimité.* » « [...] *Et le recours au langage ordinaire est un signe de non-appartenance et de non-compétence. Un tel groupe signale par des moyens linguistiques que, pour engendrer et valider ses connaissances, il n'a pas besoin de mobiliser la croyance, la confiance et le consensus à l'extérieur de ses frontières sociales.* » (Shapin, 1985, p. 83)

Cette injonction est donc paradoxale : on nous demande une chose et son contraire, à savoir de retranscrire de façon intelligible quelque chose que nous mêmes n'aurons pas compris, et parfois même en nous empêchant de le comprendre. Les injonctions paradoxales conduisent les plus fragiles à la folie, les plus solides au cynisme et les membres des catégories intermédiaires à la résignation. Rarement à l'épanouissement. La seule attitude qui nous semble permettre d'y échapper consiste à sortir du paradoxe : tenter de comprendre envers et contre tout, mais retranscrire aussi les complexités et les subtilités de la forme originale dès lors – et ce *distinguo* est essentiel – que la communauté des destinataires le justifie.

*
* *

Parmi les dictons que s'échangent les traducteurs, à leur tour, comme autant de signes de reconnaissance, il en est un dont il faut se méfier : *When in doubt, blur it doubt* (aussi entendu sous sa forme extrême : *when in doubt, cut it out* : en cas de doute, je sors, les fumigènes, voire le sécateur). Cette façon de procéder, en effet, est aux antipodes de ce que l'on enseigne et de ce que l'on apprend dans les formations en traduction. Elle est néanmoins représentative de la pratique professionnelle de beaucoup de traducteurs : sur un marché qui ne fait pas toujours la part belle à ces derniers, la tentation est grande de s'affranchir des règles de la rigueur... Mais ce qui nous semble le plus gênant dans cette incitation à baisser les bras devant la difficulté, ce n'est pas le flou (*blur it out*) ni même la suppression des éléments

gênants (*cut it out*) que le doute : c'est le doute qu'il faut lever ! Car le flou a non seulement sa place, mais il peut même être indispensable. Et cette problématique de l'ambiguïté n'est pas spécifique à un domaine : elle les traverse tous. Mais nous, traducteurs, devons savoir pourquoi il faut, parfois, laisser planer une incertitude chez nos destinataires.

Le traducteur doit donc parfois faire preuve de retenue : *je pourrai très bien trancher le nœud gordien, car ma pratique et ma formation professionnelles m'en donnent les moyens, mais ici, je vais m'en abstenir, car la situation de communication me déconseille de le faire*. Traduire correctement, traduire à bon escient, c'est adopter, dans chaque situation, le bon positionnement. Nous avons posé, au début de cet article, une question. Il est temps, maintenant, d'y répondre : oui, il faut toujours être clair. Pour soi-même. Mais il est – et tout chercheur est ici tenté d'ajouter l'adverbe *malheureusement* – parfois indispensable de ne pas l'être pour autrui. Et c'est à ce moment là que la traduction quitte le champ de la recherche universitaire pour retrouver celui du marché, qui est son élément naturel.

En espérant n'avoir pas été trop confus...

Bibliographie

- Berman, Antoine (1999), *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, L'Ordre philosophique, Seuil, 142 pages.
- Brecq, Christine (2005), *Objective Force: a Doctrine for the Unit of Action*, mémoire de traduction, DESS ILTS, UFR EILA, Université Paris 7 – Denis Diderot.
- Eliade, Mircea (1991), *La nostalgie des origines, Méthodologie et histoire des religions*, Paris, Folio, Essais, Gallimard, 277 pages.
- Froeliger, Nicolas (2004), « Les marionnettes invisibles : y a-t-il des personnages dans la traduction des textes pragmatiques », in *Traduire* (revue de la Société française des traducteurs), n° 202, septembre, pp. 23-39.
- Gaddis, William (1994), *A Frolic of His Own; a Novel*, New York, Poseidon Press, 586 pages.
- Latour, Bruno et de Noblet, Jocelyn (eds) (juin 1985), *Les « Vues » de l'esprit*, Culture technique numéro spécial n° 14. Paris, Centre de recherche sur la culture technique.
- Shapin, Steven (1985), « Une Pompe de circonstance. La technologie littéraire de Boyle », in Latour et Noblet, *loc. cit.* pp. 71-87.
- Vattimo, Gianni (1987), *La fin de la modernité – Nihilisme et herméneutique dans la culture post-moderne*, traduit de l'italien par Charles Alunni, Paris, L'ordre philosophique, Seuil, 185 pages.
- Vermeer, Hans J. (1982) "Translation als 'Informationsangebot'", in *Lebende Sprachen*, 27, 3, pp. 97–100.
- Wittgenstein, Ludwig (1918), *Tractatus logico-philosophicus, suivi des Investigations philosophiques*, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, Paris, Gallimard (nous nous référons à l'édition Tel, Gallimard de 1993).